

# Mille

**Annie-Claude Thériault**

C'était l'aurore. Les glaces venaient tout juste de prendre sur le fleuve. Quand les glaces prennent, on dirait que l'île devient écho. Que le bruit de nos pas s'arrête au chenal et nous revient.

Ce matin-là, Mille a enfilé ses grosses bottes d'eau à bretelles. Il a ouvert la porte à Lilas. Il l'a regardée courir vers le champ. Elle cherchait une balle perdue. Il a pleuré, un peu. Ou il a essayé de ne pas pleurer. Enfin... il s'est essuyé la joue.

Il est rentré. Il s'est préparé un café. Mille se prépare toujours un café. Il l'a bu d'un coup. Il a versé un bol d'eau à Lilas. Lui a doucement caressé les oreilles. Il est sorti de la maison.

Mille est entré dans la grange. Il a pris le tabouret de bois qu'il utilisait pour s'asseoir lorsqu'il tannait les peaux. Il y est monté. Il a vérifié le nœud. Puis il s'est jeté dans le vide.

Mille est disparu comme l'automne : balayé par l'hiver.



Je me souviens de la première fois que j'ai rencontré Mille. C'était autour de mes vingt ans. J'arrivais sur l'île sans savoir que j'y resterais. C'était avant que la maison bleue soit démolie. Avant la clôture sur le chemin du camping. C'était avant que la forêt ne reprenne sur la pointe. Avant Lilas, aussi.

J'étais débarquée pour l'été. Mille louait une cabane derrière chez lui et je pensais m'installer là pour terminer tranquillement mon contrat : je devais éplucher des centaines d'articles de journaux pour comparer l'utilisation des mots « pieuvre » et « poulpe ». C'était un travail ennuyant : je passais mes journées devant l'ordinateur. J'avais pensé que sur une île de vingt-sept habitants, il n'y aurait aucune distraction et que je pourrais rapidement terminer. Avoir mon été de congé.

Mille m'attendait au quai. Il était assis dans sa vieille Nissan blanche. La fenêtre descendue. Il avait simplement crié « Petite ! » en me faisant un geste de la main. Il avait des cheveux blancs, crépus, qui lui tombaient toujours dans l'œil gauche. Il les repoussait sans cesse. Il portait une vieille chemise bleue trop grande. Sur le banc arrière, il y avait des seaux, une canne à pêche, des sacs de plastique, une bouteille de Pepsi et des bottes d'eau à bretelles. Sa voiture sentait l'essence.

Cinq minutes plus tard, on était déjà chez lui. Il ne m'avait pas parlé du trajet. En sortant, il m'avait montré du doigt la cabane en face de sa maison. Il avait dit : « Toi, c'est la vue sur la bouette. Et fais attention de pas te perdre. » Je m'étais demandé s'il était sérieux. J'avais une splendide vue du fleuve et de ses marées ; l'île mesurait tout au plus douze kilomètres et il n'y avait qu'une seule route. Je ne connaissais pas encore Mille. Ni son humour espiègle. Ni le coin de ses yeux qui plissent quand il rit. Ni ses mains dans ses poches quand il est timide.

Le lendemain, il était venu cogner vers six heures du matin pour savoir si je voulais aller « cueillir » avec lui. Je n'avais pas vraiment le choix. Il avait pris l'un des chemins cachés

qui montent vers le nord de l'île. De ce côté, l'île est plus haute, escarpée, on surplombe l'estuaire, là où le fleuve plonge dans d'effarantes profondeurs. De là, on aperçoit les îles Pèlerins et de l'autre côté l'embouchure du fjord. Une île verte au milieu de rien. Une île suspendue dans un fleuve. Mille m'avait donné un canif et deux sacs de papier brun. Il avait marché le long d'un sentier. « Tu vois les fanions rouges, c'est facile, tu ramasses les chanterelles partout où sont ces fanions, c'est tout. »

J'avais marché une bonne heure et rempli mes deux gros sacs. À mon retour, Mille et sa Nissan n'étaient plus au chemin. J'étais rentrée à pied. Sur ma table, il avait laissé une note : « Viens souper avec nous ce soir, on fera des pâtes aux champignons – Émile. » Je m'étais simplement dit, tiens, il ne s'appelle pas Mille pour vrai.

Je suis arrivée chez lui avec les deux sacs de chanterelles, fière de ma récolte. Il avait aussi invité quelques voisins qui habitaient sur l'île toute l'année. Ils sont rares ceux qui restent là l'hiver. Il faut aimer les grands vents. Les conserves. La motoneige. L'isolement, aussi.

Quand j'ai déballé mes champignons, une des femmes s'est tout de suite exclamée :

– Wow ! Mille, je pensais que tu avais déjà tout ramassé !

– Ben oui !

– Mais... tu as pris ça où ? m'a demandé la voisine, intriguée.

– Ben... dans le chemin juste en haut, ici, ai-je répondu, hésitante, en cherchant Mille qui fuyait visiblement mon regard.

– Chez nous ? a encore demandé la voisine estomaquée.

– Petite, en haut, là, c'est chez les voisins, m'a reproché Mille, très sérieux. Tu peux aller y marcher, oui, mais les chanterelles, ce sont les leurs.

– C'est d'ailleurs pour ça qu'on a mis des fanions rouges... au moins on est là pour les manger, a ajouté la voisine.

Mille m'a tapoté affectueusement l'épaule en passant à côté de moi. Il refoulait une irrépressible envie de rire, c'était manifeste. Je l'ai su plus tard, mais il s'était fait un plaisir de me faire ramasser les champignons de la voisine. Elle ne partageait jamais rien, la voisine. Et Mille, ça devait faire au moins vingt ans qu'il continuait de lui apporter des pots de petites fraises des champs qu'il cueillait sur son terrain à elle sans le lui dire. « Je vais finir par l'avoir, la petite bougresse », qu'il disait affectueusement.

Après cet été, je suis finalement restée dans la cabane pour l'automne. Mille s'était blessé à un pied. Je l'aidais donc pour un peu tout : son bois, son poulailler, je traversais pour faire son épicerie, aussi. Puis je ne sais plus exactement comment ni pourquoi, mais je suis restée l'hiver. Et le printemps. Et lentement, Mille et moi, on est devenus quelque chose comme des amis. On plantait des patates. Un oncle, peut-être. Ou un père que je n'avais plus. Je ne sais pas, mais quelque chose de précieux. On faisait des bouillons. On chassait le chevreuil. On coupait des arbres morts. On réparait des granges. Dès qu'il en avait l'occasion, il me faisait cueillir les fraises, le thé des bois, et les chanterelles chez la voisine, pour les lui rendre ensuite subtilement. Un hiver, il m'a fait vider un bosquet de genévriers complet, on en a fait du gin qu'il est allé lui offrir sans lui dire que ça venait de ses terres à elle.

Puis c'était tout. C'était ça, Mille. Ce voisin espiègle. Ce pêcheur au bout du quai. Cet ami affectueux. L'homme à la vieille Nissan. Les hivers ont passé. Comme ça. À trapper des lièvres. Je m'étais définitivement installée sur l'île, moi aussi. Dans la cabane « vue sur la bouette ».

Puis cet hiver-là est arrivé. Les glaces ont pris. On est allés baliser le pont de glace, Mille et moi, comme à chaque année. On installait des arbres tout le long du chemin. Mille connaît son fleuve autant que son île. Il sait quand les marées seront trop fortes, quand la glace sera trop mince. Il connaît les sons de chacune des saisons. Les matins d'hiver, Mille se fait un café et avant que même un lièvre ne se lève, il va vérifier la glace. Ce matin du 12 février, il avait tardé, parce que sa petite Lilas traînassait dans le champ. Il l'avait attendue pour l'amener avec lui, comme à l'habitude. Quand il était arrivé au quai, il avait vu des équipes de secours partout au loin. Lilas jappait furieusement vers le fleuve.

Il était déjà trop tard. La voisine.

La « bougresse » de voisine avait coulé avec sa motoneige en traversant.

Mille a passé le reste de l'hiver enfermé dans sa maison. Au printemps, j'ai préparé seule les champs. Puis il a été malade tout l'été. À l'automne, ils ont démoli la maison bleue au bout du chemin. La première maison de l'île. C'est un aïeul de Mille qui l'avait construite. Mille était atterré. On aurait dit que c'était toute sa mémoire qui venait de s'effondrer. J'ai coupé et cordé le bois, seule encore. Puis l'hiver est revenu. L'hiver est revenu en même temps que l'on annonçait que les services sur l'île seraient bientôt suspendus : le traversier, la poste, l'électricité aussi. Une façon de dire que vivre toute l'année ici allait dorénavant devenir bien difficile. Les maisons deviendraient des chalets. Les résidents, des touristes.

Mille n'en finissait plus de tousser.

C'était un soir de novembre. La première fois que les glaces reprenaient depuis l'accident de la voisine. On les entendait craquer. Mille n'avait pas mangé ce soir-là. Tout de cette dernière année l'avait achevé. « Petite... tu dois rester, y a pas plus beau qu'ici. » J'avais compris. Ses mains tremblaient dans ses poches.



J'ai enfilé ma chemise de laine. J'ai ouvert la porte à Lilas. Je suis restée sur le perron et l'ai regardée courir vers le champ. Elle cherchait une balle perdue.

C'était novembre. Encore novembre.

Et j'ai pensé à Mille. J'ai pensé qu'il aurait aimé la brume qui pesait sur l'horizon. « C'est bouché ben raide », qu'il m'aurait dit. J'ai mis une bûche dans le gros poêle.

Je pense sans cesse à Mille. Tous les jours à Mille. Devant les glaces. Devant sa grange. Devant Lilas. Devant les genévriers gelés. Devant le quai. Devant le vide, aussi. En silence, dans le bruit. Je pense à Mille.

Les glaces prennent encore. L'hiver revient. J'habite avec Lilas, seule sur une île verte, sur une île de chanterelles, de framboises et de rosiers. J'habite en écho, suspendue entre deux terres sur une île balayée par l'hiver.

Et je pense à Mille.

---

**Annie-Claude Thériault** est romancière et nouvelliste. Elle enseigne la philosophie au collégial. Les individus isolés, quoique malgré eux marqués par la filiation et la communauté, hantent son imaginaire. C'est notamment l'essence de son dernier roman, *Les Foley* (Marchand de feuilles, 2019).